

Fabrice Schuermans

LA COMMUNAUTÉ ÉMOTIONNELLE DES ÉCRIVAINS BELGES DE LANGUE FRANÇAISE DURANT LA GUERRE (1940-1941)

«Dès que l'on appréhende la littérature dans ses usages, elle sort de sa pureté idéale pour s'affirmer comme tributaire d'une insertion historique et sociale.»

Jacques Dubois, *L'institution de la littérature*.

L'analyse du phénomène littéraire belge en temps de guerre révèle un réseau assez dense de relations interpersonnelles. Les écrivains et les journalistes se connaissent plus ou moins bien; fréquentent parfois les mêmes milieux; conçoivent ensemble des projets de revues ou de publications. Souvent au-delà des clivages politiques et des engagements idéologiques de certains.

La communauté des clercs de Belgique francophone apparaît ainsi guidée non par un quelconque esprit d'écurie ou une idéologie partagée mais, jusque dans ses actes les moins connus, par un sentiment fort d'appartenance à un groupe. Groupe non structuré, lâche, dont les liens se serrent et se désèrent au gré des marées de l'esprit. Assez proche somme toute, de ce que Rémy Ponton appelait, par ailleurs, une communauté émotionnelle. Mais sans chef véritable. Sans leader charismatique incontesté.

C'est cette communauté qu'il nous faudra poursuivre tout au long de notre travail. L'analyse de la nature des relations unissant entre eux les agents du champ étudié nous aidera à comprendre les motivations de certains engagements. Et, pour les membres de cette communauté émotionnelle, les actes posés entre mai 1940 et septembre 1944 ne représentent rien d'autre qu'une conséquence logique des relations les unissant. Ils se connaissaient avant l'Occupation, ils continueront à se fréquenter sous le drapeau à croix gammée.

I. ORIGINES DE LA COLLABORATION ET RÉSEAUX LITTÉRAIRES

Le champ politico-littéraire belge connaît entre 1937 et 1939 une intense activité: publication de manifestes, organisation de salons, création de revues. Un certain nombre de relations, importantes pour l'avenir, se tissent alors entre les intellectuels en général et les écrivains en particulier.

1. Premier engagement: schizophrénie¹ et Manifeste du groupe du Lundi²

Entre 1936 et 1942, tout ce que la Belgique francophone compte d'écrivains légitimés par les instances de consécration et de célébration, se réunit le premier lundi de chaque mois. D'abord à la Maison d'art, ensuite dans un restaurant bruxellois proche de la porte de Namur³. L'armature du groupe repose sur trois hommes. Trois personnalités. Franz Hellens, «le créateur», Arnold de Kerchove, «la cheville ouvrière» et Robert Poulet, «le penseur»⁴. Ce dernier a raconté, dans ses *Mémoires inédits*, la genèse, la vie et la mort du Groupe du Lundi:

«L'auteur de *Treize hommes dans la mine* vint me faire part d'une idée de Franz Hellens, idée pour laquelle je pris feu un peu vite... Il s'agissait de créer une société d'écrivains, qui ne fût pas une académie, mais où les romanciers, les dramaturges, les poètes, les essayistes résidant à Bruxelles puissent se rencontrer, causer sans retenue et sans cérémonie, échanger des renseignements, exposer leurs projets.

Nous dressâmes une première liste, qui fut agréée par le promoteur et les invitations furent lancées. Ainsi naquit le Groupe du Lundi, nommé de la sorte parce qu'il se réunissait le premier lundi de chaque mois (ce qui parut encore beaucoup: nous ne sommes plus au temps où Musset, Hugo, Lamartine, Vigny, Dumas, Balzac, se voyaient tous les jours !). Au début, ces soirées furent très courues: on y rencontrait Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Charles Bernard, Paul Fierens, Michel de Ghelderode, Hermann Closson, Robert Vivier, Mélot du Dy, Gaston Pulings, d'autres encore. On lança des manifestes, on composa des programmes.

Puis, comme il fallait s'y attendre, les défections commencèrent. Franz Hellens, selon son habitude, se dégoûta le premier de sa propre invention. Il tira sa révérence, suivi de la plupart des messieurs d'âge. En leur lieu et place apparurent Marie Gevers, Madeleine Ley, Paul Werrie, Georges Marlier, élus par cooptation unanime. Les séances

1 J.M. KLINKENBERG, «La production littéraire en Belgique francophone, esquisse d'une sociologie historique», in *Littérature*, n° 44, décembre 1981.

2 Bruxelles, 1^{er} mars 1937, imprimerie Van Doorselaar. Voir annexe 1.

3 B. DELCORD, «A propos de quelques chapelles politico-littéraires (1919-1945)», in *Cahiers-Bijdragen*, n° 10, novembre 1986, p. 153-205.

4 *Idem*, p. 173. Entrevue du 05.04.1990.

– si l'on peut dire – se tenaient d'abord à la maison d'art, puis après divers essais malheureux, échouèrent dans la salle haute d'un petit restaurant, qui jouait les Drouant avec une odeur de graillon et des tapisseries en pièces.

A travers vents et marées, le Groupe du Lundi se maintint jusqu'au coeur de la guerre. Il y eut des dîners l'été 1941, réunissant, sans inconvénient ni difficulté, anglophiles, communistes, collaborationnistes, attentistes. On peut dire qu'à ce moment, autour de cette table, jaillirent les dernières lueurs de la liberté d'esprit, de la courtoisie intellectuelle et de la mutuelle bonne foi. C'était trop beau ! Tout à coup, nous ne fûmes plus que trois ou quatre... La dernière lueur s'était éteinte. Désormais, Arnold de Kerchove, secrétaire bénévole, n'eut plus le courage d'envoyer ses convocations aux 'lundistes'. L'expérience avait duré cinq ans. Elle était significative ⁵»

«Significative», elle l'était à plus d'un titre. D'abord, elle avait réuni pendant cinq ans un nombre assez important d'écrivains de qualité autour d'une idée fondamentale à leurs yeux. La Belgique littéraire francophone est une province française comme le Québec ou la Suisse romande. Il n'existe pas de littérature nationale, sinon un détestable régionalisme de clocher.

Ensuite, au moment où un nombre considérable d'écrivains européens s'engagent dans la lutte contre le fascisme, les membres du Groupe du Lundi se cantonnent dans les problèmes littéraires. Ils scindent volontairement la relation de l'écrivain au vécu.

«Sa négligence [celle du manifeste] concrète de l'ici est foncière puisqu'on le voit faire silence, en pleine époque de montée des fascismes, sur toutes les questions politiques qui animent les années trente et rassembler des écrivains d'opinions fort contradictoires sur le sujet. [...] L'universalisme abstrait mène cependant à d'étranges errances. Alors que nos écrivains déploient de grands efforts pour affirmer leur communauté avec les écrivains français, ne constate-t-on pas que ceux-ci sont entrés dans l'engagement tandis que les nôtres demeurent sur la touche ?» ⁶

Le Groupe du Lundi poursuivait un but bien précis en éliminant le régionalisme belge. Se détourner de l'embryonnaire institution bruxelloise et s'oublier vers les instances de célébration parisiennes. La stratégie mise au point visait à nier l'existence d'un champ littéraire belge, pour forcer, plus sûrement, les limes du champ voisin. Mais cette recherche d'une légitimisation par les instances de consécration de l'Île de France, ne postule

⁵ R. POULET, *L'oiseau des tempêtes*, chapitre V, *Maturité* (1929-1939), p. 75-76.

⁶ M. QUAGHEBEUR, «Balises pour l'histoire de nos lettres», in *Alphabet des lettres de langue française*, Bruxelles, Promotion des lettres belges de langue française, 1982, p. 58. Notons cependant qu'ils ne demeurent pas tous sur la touche. Voir, notamment, «La guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire», in *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, LXV, 1987, p. 581-603.

pas *de facto* une attitude hostile à l'existence de l'Etat belge et favorable au rattachement de la Wallonie à l'Hexagone.

Il n'y avait nulle contradiction, dans le chef des Lundistes, à concilier francophilie manifestaire et nationalisme pointilleux. Certains montrèrent un appui sans faille à la politique étrangère belge, notamment lors de la rupture des accords militaires franco-belges en 1936. Les mêmes encore qui, plus tard, suivirent le Roi et son gouvernement sur le chemin glissant du neutralisme total: «Ni Paris, ni Berlin»⁷.

En conclusion, le Groupe du Lundi et son manifeste rassemblèrent, autour d'un combat commun, des écrivains issus d'horizons politiques différents qui construisirent entre eux une trame de relations littéraires, amicales... Il n'est dès lors pas étonnant de constater que, sous l'Occupation, toute tentative d'un des lundistes pour lancer une revue ou un périodique attirera inmanquablement une partie de ses compagnons.

Indépendamment de toutes compromissions politiques, ils agiront sous le couvert de l'amitié ou de la sympathie intellectuelle. Même en temps de guerre, «la culture ne perd pas ses droits», avanceront-ils pour convaincre les indécis. Les choses de l'esprit n'ayant que faire du conflit, Poulet, Hellens, Hubermont, Gevers et les autres continueront à se fréquenter, collaboreront ensemble à certaines revues, agiront comme si les événements n'avaient aucune prise sur le champ littéraire. Pérennisant une posture héritée du XIX^e siècle, ils s'enfermeront dans une tour d'ivoire éloignée, du moins le croyaient-ils, des fureurs de l'époque. A partir de septembre 1944, la politique de répression se chargera de faire éclater la tour et d'en répandre les restes dans l'arène. Bien des amitiés passeront alors pour coupables. Et la qualité littéraire des acteurs incriminés n'y changera rien.

2. Politique de neutralité et lieux de rencontres

A l'inverse des Lundistes, un certain nombre d'intellectuels belges francophones, face à une situation internationale alarmante, choisirent de s'engager dans le champ politique. Tirant profit du capital symbolique accumulé, ils entendaient agir sur les événements et, si possible, éviter les affres de la guerre au pays. Ecrivains et/ou journalistes, futurs collaborateurs pour la plupart, ils défendirent, avant la guerre, une politique de neutralité tout à

7 Bien plus tard, dans un texte sujet à caution, Pierre Daye, non-signataire du manifeste mais sympathisant des idées exprimées par Poulet dans celui-ci, reviendra sur cette attitude caractéristique de certains intellectuels d'avant-guerre: «En politique, les sentiments et le réalisme sont deux choses et si mon affection pour la culture et le peuple de France n'a jamais varié, je ne pouvais pas rester aveugle devant la folie de la politique guerrière, que menait alors Léon Blum», in P. DAYE, *Mémoires*, ouvrage inédit, p. 831 (conservé au C.R.E.H.S.G.M. sous la cote PD 9). Pour mieux cerner l'attitude de Pierre Daye face à la France, on lira: *L'Europe aux européens*, Bruxelles, NSE, 1942.

fait conforme aux vœux royaux et à la politique officielle des gouvernements successifs⁸.

UN EXEMPLE PRESTIGIEUX: LE SALON DIDIER

Le salon constitue à l'époque le meilleur moyen d'établir des contacts informels entre hommes d'opinions politiques divergentes. Discret, réservé à une élite, on pouvait y discuter sans crainte de voir sa conversation répercutée dans les journaux.

Ainsi, deux fois par mois, au 37 Avenue de l'Hippodrome à Ixelles, en face des étangs, se réunissaient, sous les auspices des époux Didier, hommes politiques, écrivains et journalistes.

Lui, Edouard, «était une espèce de grand lévrier, très distingué»⁹. «Fondateur de Jeune Europe et rédacteur en chef du bulletin du même nom. Il connaissait depuis 1933-1934 l'Allemand Otto Abetz [...]. Et dès 1935, le futur représentant du Reich à Paris vint parler à Bruxelles sous les auspices de Jeune Europe»¹⁰.

Elle, Lucienne, «était une des plus belles femmes de Bruxelles, qui servait de modèle aux sculpteurs, aux peintres. Elle s'était mis en tête d'avoir un salon politico-littéraire recevant de jeunes élites»¹¹.

Le mode d'organisation du salon était assez simple: «il consistait à prévoir, deux fois par mois, un bref exposé par un des hôtes puis à laisser librement se développer des échanges de vues et des conversations privées»¹². En fait, tous les exposés tournaient autour des thèses d'Henri De Man auquel Lucienne Didier vouait une admiration certaine. L'auteur d'*Après coup* s'y rendit lui-même à plusieurs reprises.

8 Sur ce point, voir J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *L'An 40. La Belgique occupée*, Bruxelles, CRISP, 1971, p. 15-70.

9 Léo Moulin, entrevue du 22 mars 1990. Ce dernier fréquenta le Salon Didier à, au moins, dix reprises. Paul Willems, qui publia *Tout est réel* aux éditions de la Toison d'Or, aura, plus tard, ces mots pour décrire Edouard Didier: «Un dilettante. Il avait du goût et l'instinct de la qualité (par exemple, la typographie des livres qu'il éditait était impeccable). Il était élégant et mondain. Lui et sa femme fréquentaient beaucoup l'aristocratie française. Vers les années 30, ils faisaient la une des magazines à la mode. Tout à fait correct en affaires, il n'était ni bête ni intelligent. Je ne crois pas qu'il ait eu des idées politiques précises. Il a cru à la victoire allemande et croyait à la nécessité d'un accord avec le pays. S'il avait été Français, il eût été pétainiste. Jamais il ne m'a parlé de ses opinions. Jamais il ne m'a proposé d'écrire une oeuvre engagée pour ce que l'on appelait l'*Ordre nouveau* [...]». Paul Willems, lettre à l'auteur, 18.07.1990.

10 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 44.

11 Léo Moulin, entrevue.

12 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 46.

Parmi les jeunes fréquentant le salon, le groupe de l'*Avant-Garde*¹³ jouissait d'une large audience et lui donnait une coloration pacifiste. Les journalistes y étaient également bien présents: ceux de *Cassandra*, de *La Nation belge*, de *L'Ouest*. Joris Van Severen, leader du *Verdinaso*, fit quelques apparitions. On pouvait aussi y humer l'air du temps en discutant avec Raymond De Becker, ou José Streeel du côté belge, Brasillach, Montherlant et Fabre-Luce du côté français, Max Liebe et Otto Abetz du côté allemand¹⁴.

Ce dernier, d'après Léo Moulin, «jouait le rôle du monsieur qui désamorçait ce que pouvait être le National-Socialisme. Peut-être ne savait-il pas lui-même, par son éloignement parisien, ce qu'il en était exactement. Il pouvait donner l'impression que l'Allemagne n'était pas si menaçante, ce qui nous confortait dans notre pacifisme». Liebe, lui, «blond arien aux yeux bleus, parlant aussi bien le français qu'Abetz, était moins radieux que ce dernier, plus insinuant, plus lié à l'Ambassade aussi à partir de septembre 1939»¹⁵.

D'après *L'An 40*, Max Liebe avait bien pour but de gagner un nombre important d'intellectuels au neutralisme ultra des droites européennes d'ordre nouveau, c'est-à-dire à une politique de mains libres à l'est pour le *Reich*. Avant le dix mai 1940, «le diplomate Max Liebe s'édifia, par ce salon, un réseau important de relations dans la grande bourgeoisie et la noblesse bruxelloises, dans la presse libérale et catholique et dans divers milieux politiques»¹⁶.

Au lendemain de la débâcle, les époux Didier continuèrent leurs activités tout en les diversifiant. Ils créèrent notamment les éditions de la Toison d'Or¹⁷ en mars 1941. Gotovitch et Libois décrivent la genèse de cette maison dans *L'An 40*:

«La maison d'édition fut créée sous forme de société anonyme dont Edouard Didier était administrateur-directeur. En fait, le groupe de presse allemand Mundus y détenait dès l'origine une participation importante. Ce groupe, fondé en Slovaquie, était contrôlé par le département des affaires étrangères de Berlin et, à ce titre, il pouvait aider les éditions de la Toison d'Or, facilitant ses approvisionnements en papier, neutralisant certaines tracasseries de la Propaganda Abteilung,

13 Journal quotidien des étudiants de l'Université catholique de Louvain, fortement influencé par le personnalisme de Mounier. On y trouvait Léo Moulin, Auguste Marin (auteur, entre autres, de *Statues de neige* (1931), recueil de poèmes, tué à 29 ans en mai 1940), Henry Bauchau, Raymond De Becker (futur directeur du «*Soir volé*»), Louis Carette alias Félicien Marceau...

14 Au point de vue strictement littéraire, le salon donna l'occasion aux époux Didier d'établir de fructueuses relations pour l'avenir. Certains hommes de plume belges et français, présents aux soirées de l'avenue de l'Hippodrome, firent aussi partie de l'écurie d'agents littéraires dont disposait la maison d'édition la Toison d'Or, créée par Lucienne et Edouard Didier en mars 1941.

15 Léo Moulin, entrevue.

16 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 46.

17 Voir annexe 2.

favorisant des accords de traduction ou encore ouvrant le marché parisien, car Mundus avait son propre représentant à Havas et aux Messageries Hachette.

Du point de vue allemand, le circuit est assez clair: Ribbentrop avec son groupe de presse Mundus, soutient et contrôle les Editions de la Toison d'Or dont l'influence n'est pas négligeable en Belgique et en France. C'est le couple Didier qui en détient la direction nominale; nombre d'écrits publiés émanent de journalistes et de personnalités qui ont fréquenté le salon Didier et qui ont connu, avant le dix mai 1940, le diplomate de charme Max Liebe, représentant le plus assidu de Ribbentrop dans ce salon.»¹⁸

Ainsi s'établirent maintes relations entre le politique et le littéraire. De part et d'autre, on a pu se juger, se connaître et ce, longtemps avant le dix mai 1940. La collaboration entre certains intellectuels et hommes politiques proches de l'ordre nouveau n'est pas née à partir de rien.

Beaucoup de jeunes écrivains «prometteurs», selon le mot de Léo Moulin, fréquentèrent les salons bruxellois¹⁹, en quête de reconnaissance, de contacts avec les hommes politiques et les intellectuels reconnus. D'autres, au talent déjà confirmé, venaient y asseoir leur réputation, autour d'une table bien garnie. Ainsi Pierre Daye chercha-t-il la légitimation de son oeuvre, en fréquentant maintes soirées dominées par des gens qu'il estimait seuls capables de juger ses livres. Tentait-il une analyse politique, il savait que la reconnaissance de son ouvrage passerait par le jugement des politiciens et clercs de salon. En retour, ces derniers n'acceptèrent Daye qu'en qualité d'écrivain politique.

Il existe donc, à côté des instances de légitimation et de consécration officielles, principalement l'Académie Royale et les prix qu'elle attribue, un deuxième réseau d'instances, non-officiel celui-là, et auquel participent les salons. Relevons que, dès cette époque, les écrivains belges francophones, reconnus comme talentueux par leurs pairs parisiens, jouissant d'un capital symbolique plus ou moins important, se moquent de notre académisme et se ruent à la conquête du deuxième réseau²⁰.

18 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 47.

19 A côté du salon des époux Didier, il en existait d'autres, au moins aussi prestigieux: le salon Errera, rue Royale, le salon de Madame Destree, rue des Minimes, etc.

20 A l'époque, Poulet, dans une analyse sociologique avant la lettre, critiqua la forte institutionnalisation de notre champ littéraire: «[Si on se fait éditer dans la capitale belge], c'est aussi parce que Bruxelles est le théâtre d'une certaine gloire, point du tout populaire, mais académique et officielle, qui a été mise à leur portée par une habile manoeuvre des Jeune Belgique de la troisième génération. Il s'agissait de faire admettre par les pouvoirs publics et par les gens du monde, rivalisant toujours d'ignorance en ces matières, que la littérature belge, c'était les épigones, confidents et anciens partenaires au Whist des géants de la belle époque.» R. POULET, «La querelle du régionalisme», in *La Revue catholique des Idées et des Faits*, 13 mars 1936. Par cette critique, Poulet se rapproche de l'analyse du même phénomène par Marc Quaghebeur dans *La Belgique malgré tout*. «L'époque consécutive au miracle [l'ère léopoldienne et la Jeune Belgique] vit en effet la mise en place d'institutions et de circuits littéraires divers qui régissent toujours indirectement la production actuelle et s'inscrivent dans une optique de repli. Ne visent-ils

Dédaignant la pompe académique pour s'attacher à tout prix la reconnaissance des Lumières de Paris, certains écrivains, souvent talentueux, entendaient s'appuyer sur leurs relations de salon pour s'immiscer dans le champ littéraire et y occuper une place de choix. Ce faisant, ils lièrent langue avec des acteurs politiques d'importance. Des acteurs qui auront un rôle à jouer durant les années sombres qui s'annoncent.

Car, sur la scène internationale – nous l'avons un peu oubliée –, le temps est à la tempête. L'orage gronde déjà du côté du levant. La guerre éclair a déchiré le ciel de Pologne. Et les démocraties occidentales craignent maintenant qu'une pluie de fer et d'acier s'abatte sur leur sol.

«Le cerveau humain eût-il été raisonnable durant cette période critique, la seule question que les dirigeants de Londres, de Paris, de Berlin se fussent posée en 1938 eût été la suivante: comment faire pour éviter à tout prix une conflagration qui nous ruinerait et nous saignerait tous ?»²¹

Un groupe d'intellectuels belges pense alors détenir la réponse adéquate: écrire un manifeste, rassembler des signatures au poids symbolique important, mobiliser l'opinion publique et la faire réagir.

LE MANIFESTE DE SEPTEMBRE 1939 POUR LA NEUTRALITÉ²²

Ce manifeste a poursuivi les buts précités sans atteindre toujours les espérances de ses promoteurs. S'il est vrai, par exemple, que les trois principaux rédacteurs du texte, Robert Poulet, Gaston Derycke et Gabriel Figeys alias Mil Zankin, firent la chasse aux signatures belges de renom, le résultat ne fut pas tout à fait concluant.

Dans un droit de réponse²³ envoyé au *Soir*, qui avait vilipendé les idées défendues dans le texte, Poulet écrit que le manifeste a été envoyé à «vingt ou vingt-cinq personnes tout au plus». Parmi celles-ci, la moitié répondit négativement²⁴ aux invitations à signer envoyées par Mil Zankin.

Dans toutes ses lettres, ce dernier insiste sur la rapidité de la réponse à donner. Effectivement, le temps presse, la première publication du texte

pas la mise en place de réseaux qui assurent à la plupart une reconnaissance qui n'existerait pas sans ce protectionnisme ? [...]» M. QUAGHEBEUR, «Littérature et fonctionnement idéologique en Belgique francophone», in *La Belgique malgré tout*, Revue de l'Université de Bruxelles, 1980, p. 502.

21 R. POULET, *L'oiseau des tempêtes*, chapitre V (1929-1939), p. 81-82.

22 Voir annexe 3.

23 *Le Soir*, 8 octobre 1939.

24 On citera parmi les récalcitrants: Pierre Hubermont, Franz Hellens, Pierre Fontaine, Roger Avermaete...

étant prévue pour le 29 septembre 1939, dans *La Revue catholique des Idées et des Faits*.

Il faut ajouter que les événements se sont précipités. A la fin du mois d'août 1939, Charles Maurras publiait une série d'articles dénonçant une guerre dont la France sortirait «des reins brisés pour cent ans». On sait aujourd'hui que la lecture de ces articles impressionna profondément Poulet, rédacteur principal du manifeste et suscita certainement le projet manifestaire belge.

Le premier septembre 1939, l'Allemagne entrait en Pologne. Le 3, la France et la Grande-Bretagne lui déclaraient la guerre, mais ne faisaient rien pour aider leur alliée. Les trois journalistes rédacteurs, encouragés par la prise de position de l'*Action Française*, décidèrent qu'il était temps de faire quelque chose.

«Les promoteurs ne constituaient pas un groupe structuré avec réunions régulières. Dès qu'on sut qu'on pouvait compter sur *Cassandre* et sur Zankin, on adressa le texte à une liste de personnalités choisies par les promoteurs, par un système de cooptation. Les rexistes notoires, certains neutralistes dont la signature pouvait être plus compromettante qu'utile furent écartés de la liste des sollicités. Ainsi en fut-il des nationalistes flamands, qui n'eussent d'ailleurs pas admis la coloration nettement belgiciste du manifeste, des communistes, qui n'auraient pu se rallier à l'idée sous-jacente de politique des mains libres à l'Est pour le Reich, ou encore d'hommes comme le journaliste Raymond De Becker, de l'*Indépendance Belge*, dont les relations avec Paul-Henry Spaak étaient pourtant assez suivies à l'époque.

L'horizon politique appelé à se retrouver dans les signatures devait aller de la tendance nationale-belge représentée à l'extrême-droite par Robert Poulet, Paul Colin, Pierre Daye et, à gauche, par des partisans francophones de Henri de Man ou par des socialistes sans allégeance explicite pourvu qu'ils soient ralliés aux thèses neutralistes-pacifistes.»²⁵

Finalement, en plus de Poulet, Zankin et Derycke, signèrent dix écrivains et journalistes: Georges Marlier, Paul Colin, Léo Moulin, Paul Herten, Marc Eemans, Jean Libert, Marcel Dehayé, Gaston Pulings, Paul Neuhys et Pierre Daye.

Nous avons interrogé deux des signataires: Léo Moulin et Marc Eemans. Le premier connaissait déjà nombre d'entre les manifestaires. Il faisait en effet partie du groupe *Le Rouge et le Noir*²⁶ où l'on retrouvait aussi Mil Zankin, Gaston Derycke, Pierre Fontaine, Léo Campion... Il avait de plus fréquenté les mêmes salons que Pierre Daye. D'après lui, une fraction importante de l'opinion publique belge désirait la neutralité défendue par

25 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 38.

26 Nom d'une revue et d'un groupe littéraire anarchisants. «Le point commun à tous les membres du groupe était l'hostilité violente aux bonzes politiques qui s'accrochaient au pouvoir.» Léo Moulin, entrevue.

le Roi: les Flamands par souci d'échapper à la sphère d'influence française, les Wallons par pacifisme socialiste inconditionnel.

Comment explique-t-il, dès lors, le refus de certains écrivains et journalistes de signer le manifeste ?

«Ils se méfiaient de personnes comme Paul Colin, prodigieusement intelligent, de très haute valeur artistique, le meilleur journaliste que nous ayons eu, une plume étincelante, mais amoral. Par ailleurs, Zankin était anarchiste, trop extrémiste au goût de certains.»

Cette méfiance entraîna force désaffections, ce qui réduisit la portée symbolique du manifeste: «si l'on m'avait dit qu'il n'y aurait que ces noms-là, je n'aurais pas signé», reconnaît Léo Moulin. Ajoutons à cela que certaines signatures ne jouissent d'aucune reconnaissance: Jean Libert n'est l'auteur que d'un seul roman, *Capelle-aux-champs* paru en 1937, et Marc Eemans, malgré son poste de co-directeur à la revue *Hermès*, ne jouit pas d'une large audience en Belgique ²⁷.

Un manifeste signé par une poignée d'écrivains dont l'acte ainsi posé allait provoquer une avalanche de réactions, négatives pour la plupart. En cause, le contenu du texte. Celui-ci défendait en effet la neutralité totale de la Belgique vis-à-vis de ses deux puissants voisins, tout en laissant le Troisième Reich libre d'action à l'est. «Quant aux périls qui résulteraient de l'hégémonie allemande en Europe centrale et orientale, nous pensons que cette hégémonie, pour regrettable et nuisible qu'elle soit, ne met pas et ne mettrait pas de sitôt l'Occident en danger véritable.» ²⁸

Ce texte parut pour la première fois le 29 septembre 1939 dans *La Revue catholique des Idées et des Faits* ²⁹.

La presse et le monde politique réagissent vite, très vite. Passionnellement. Ainsi *La Libre Belgique* titre-t-elle le 3 octobre, page deux, dans sa revue de presse: «Un manifeste défaitiste»; *Le Soir* du 2 octobre: «Un manifeste inopportun». Dans un registre différent, *Le Pays Réel* (3 octobre 1939), intitule son éditio: «Le message... de paix». Et enfin *De Dag*, quotidien populaire du V.N.V., le 1er octobre: «Een manifest voor vrede en neutraliteit...».

27 *Hermès*, revue littéraire fondée en 1933 et auto-sabotée au début de la drôle de guerre. L'autre directeur en était René Baert, futur collaborateur au *Soir* volé et au *Pays Réel*. Henri Michaux était secrétaire de rédaction, Camille Goemans et Jean Paulhan, notamment, fournissaient des articles de fond. Marc Eemans naquit en 1907 à Termonde, élevé dans une famille appartenant à la petite bourgeoisie; son père était fonctionnaire au télégramme, il baigna dans la culture allemande dès son plus jeune âge. Peintre surréaliste et critique d'art, collaborateur au *Soir* durant l'Occupation, il fut condamné à huit ans de prison en 1946.

28 Manifeste, copie de l'exemplaire remis à Pierre Daye par Zankin (CREHSGM, PD9 225).

29 N° 27 - Revue fondée le 25 mars 1921 sous les auspices du Cardinal Mercier. Le manifeste parut encore dans *Cassandre* (30 septembre 1939), dans *Le Pays Réel* (1 octobre 1939), et enfin dans *Les Cahiers franco-allemands* (octobre 1939).

Nos deux témoins restèrent pantois face au déchaînement que suscita le manifeste auquel ils croyaient fermement. Écoutons Léo Moulin: «J'étais mobilisé, loin de tout ce bruit. C'est mon père, en visite, qui me mit au courant. Il me rapporta les paroles de Louis Piérard, le député socialiste de Frameries: 'et puis il y a aussi Léo Moulin dont la confusion mentale est bien connue'. Je n'étais pas surpris d'une réaction des journaux, mais bien de leur ton.»

Même étonnement chez Marc Eemans: «On ne s'attendait pas à une telle violence verbale. On nous a traités de Roublesmark, d'agent de l'écurie Von Ribbentrop...»

Que leur reproche-t-on au fait ? De calquer la politique germano-soviétique du moment. En effet, pour l'Allemagne et l'URSS, la question polonaise avait cessé d'exister. Ces deux pays tentèrent donc de timides ouvertures de paix en direction de l'ouest. Mais, du côté occidental, on considérait qu'appuyer une paix de compromis, équivalait à servir les desseins de la politique du Reich. Ainsi *Le Soir* du 2 octobre 1939 explique-t-il que:

«Cette thèse [la paix de compromis] est la thèse allemande. Elle est devenue la thèse russe. Ceux qui s'en font les protagonistes prennent parti pour le Reich hitlérien. Que des neutres participent à la propagande allemande en faveur d'une telle paix, ce serait d'une partialité certaine, ce serait une rupture de l'esprit de neutralité.»³⁰

Mais les signataires ne comptent pas en rester là. Sûrs d'avoir trouvé un écho dans certains milieux influents, ils lancèrent un journal neutraliste dont le but était de développer les idées défendues dans le manifeste. Le journal fut fondé par Raymond De Becker qui n'avait pas signé, mais se sentait proche des manifestaires³¹.

30 Par ailleurs, cet article du *Soir* intéresse notre propos par la définition qu'il donne de l'intellectuel. «[La rupture de l'esprit de neutralité] rend inaccessible l'initiative prise par des Belges, fussent-ils des *intellectuels*, adoptant publiquement une attitude qui rentre dans le cadre d'une propagande étrangère.» Un peu plus loin, le journaliste ajoute: «En résumé, l'écrit de ces quelques 'intellectuels' dont certains doivent regretter déjà de s'être mis en si fâcheuse vedette sera applaudi à Berlin, méprisé à Paris et à Londres.» Par contre, le même article parle positivement des intellectuels de culture flamande qui ont publié un manifeste neutraliste - *Vrede door neutraliteit* - dégagé de toute prise de position dans le conflit en cours. En conclusion, dès l'instant où un agent symbolique francophone quitte les sphères éthérées pour se fourvoyer du mauvais côté de la politique, on met en doute son engagement en tant qu'intellectuel. Le mot lui-même semble ne désigner que l'engagement au service d'une noble cause (voir les intellectuels flamands), ou paraissant telle à une idéologie donnée. Celui qui s'engage du côté ennemi n'est plus considéré comme un clerc. On le met entre guillemets et on le rejette par l'emploi du démonstratif («ces»). Plus tard, et dans un tout autre contexte, la presse de la Résistance évoquera une idée similaire. «Lorsqu'en 1936, on apprit que Monsieur Pierre Daye se décidait à descendre des sphères éthérées de la pensée pure sur le terrain tumultueux de l'action rexiste, ce fut partout de la stupeur», in *La Belgique Nouvelle*, 20 juin 1943.

31 Fils naturel, De Becker entreprit des études de philosophie, à Louvain, qu'il ne termina pas. Journaliste, il s'occupa de la revue *Communauté* (dont fit partie Léo Moulin), puis des *Cahiers politiques*. Il fut attaché à *L'Indépendance* de 1936 à 1939 et obtiendra le poste

Léo Moulin excepté, *L'Ouest* rassembla dans son comité de rédaction la quasi-totalité du groupe des treize intellectuels signataires du manifeste pour la neutralité. Cet organe de presse s'opposait donc à toute politique belliciste; il adoptait la position «ni Paris, ni Berlin» et se déchaînait contre tous les -philes et les -phobes du pays. Cependant, De Becker, en acceptant des fonds allemands, dirigea la neutralité vers une politique de discrète bienveillance vis-à-vis du Troisième Reich. Le fondateur ne cacha jamais à ses collaborateurs que *L'Ouest* recevait de l'argent, mais il oublia d'en mentionner l'origine: «On croyait que c'était l'argent des Finlandais, en guerre contre la Russie à ce moment-là»³².

Dans son *Livre des vivants et des morts*³³, De Becker a raconté la courte aventure de *L'Ouest*:

«[...] La Belgique paraissait vouée à servir de lieu de rencontre, d'échanges et de compréhension entre la France et l'Allemagne, entre le monde roman et le monde germanique et comme requise à un travail de confrontation et, si possible, de synthèse.

C'est cette grande mission européenne de la Belgique qu'avec quelques amis, nous espérions faire comprendre au pays et à ses dirigeants. C'est dans ce but que je fondis alors l'Ouest, hebdomadaire de combat en faveur de la neutralité. Celui-ci compta bientôt parmi ses collaborateurs un bon nombre de ceux qui participèrent dans la suite à la politique de collaboration. Comme dans tous les organes qui, en France avant la guerre, en Belgique ensuite, s'opposèrent à la politique belliciste, on y rencontrait des hommes venant des horizons les plus variés et qui adhéraient aux idées nouvelles pour des mobiles fort différents.

A l'Ouest, Jean de Villers, qui avait accepté le poste de directeur, apportait avec lui, l'adhésion de milieux aristocratiques pour qui la politique d'indépendance était avant tout la politique du roi; des hommes comme Léon Jacobs ou Georges Beatse représentaient là les milieux conservateurs cherchant à se faire une place dans le monde nouveau où ils espéraient jouer le rôle de notables qu'ils ne possédaient plus en démocratie; Robert Poulet qui, sous le pseudonyme d'Orlando, publiait chaque semaine une brillante chronique faite, du 'point de vue de Sirius', voyait dans la neutralité et le retour à la paix, en même temps qu'un moyen de sauver son pays, celui d'éviter la destruction de la civilisation latine et chrétienne à laquelle il se sentait particulièrement attaché.

D'autres comme Gaston Derycke, venaient des milieux anarchistes et pacifistes et trouvaient comme une volupté physique à participer par

de rédacteur en chef du *Soir* volé. Il démissionna de ce poste en septembre 1943 et fut assigné à résidence surveillée en Allemagne de 1944 à 1945. Personnalité étrange. De Becker connaissait d'énormes problèmes affectifs: il était homosexuel et devait s'en cacher. «Il en a souffert» (Léo Moulin).

32 Paul Jamin, alias Jam, caricaturiste à *L'Ouest*, entrevue du 29.03.1990.

33 Paris-Bruxelles, Editions de la Toison d'Or, 1942, cote: 428 18B, ULG - IV 16656 A. Bibliothèque Royale.

des sarcasmes et des railleries au travail de destruction du vieux monde cocardier et capitaliste; des Flamands comme Guido Eeckels ou Piet Meeuwissen, qui y signait du pseudonyme d'Economicus, se laissaient porter par leurs affinités ethniques vers un mouvement qui n'était pas sans profiter au monde germanique; celui-ci attirait d'ailleurs déjà plus particulièrement certains qui, tels Léon Van Huffel ou Marc Eemans, possédaient de leur culture une connaissance fort rare chez les jeunes gens de notre génération; enfin des hommes comme Pierre Daye qui, en 1932, avait déjà collaboré à l'Esprit nouveau, apportait dans ce groupe varié ses sympathies idéologiques pour le national-socialisme, son sens européen de grand voyageur et sa distinction d'homme du monde.

D'excellents artistes ne manquèrent pas de participer également à ce travail d'équipe: à côté du peintre Marcel Stobbaerts qui publia dans l'Ouest des dessins amers, parfois sarcastiques et toujours empreints de tristesse, à côté également d'Hergé, dont le prestige dans le monde de l'enfance n'est égalé par personne en Belgique et qui y donna quelques heureuses caricatures contre le bourrage de crâne, l'illustre Jam [Paul Jamin]³⁴, déjà célèbre par ses dessins du Pays Réel, et qui commençait alors à être connu à l'étranger et spécialement en Allemagne, y apporta le déchaînement de sa verve et sa vision à la fois mordante, tragique et cependant toujours amusante des événements intérieurs et extérieurs. En de grandes fresques où abondaient les personnages et composées parfois de multiples petits tableaux, il atteignit vraiment le sommet de son art où la profondeur et la vitalité égalaient la grâce et le sens satirique.

Un jeune dessinateur, du nom de Jehan Denis, illustrait encore les nouvelles, à la manière d'un visionnaire plein de finesse et de génie. D'autres encore, comme Jacques de Dixmude et Paul Decoster, Marcel Dehaye, Marcel Schmitz ou Georges Kellner, apportèrent leur contribution et leur talent à l'oeuvre ainsi entreprise.

Malgré la diversité des tempéraments et même des mobiles, une mentalité commune commençait à naître. Des milieux jusque-là fermés les uns aux autres apprenaient ainsi à se connaître, avant d'apprendre à s'estimer: par Robert Poulet et par Gaston Derycke, le contact était établi avec Cassandre dont le directeur, Paul Colin, n'était pas encore en notre esprit débarrassé de l'opinion qu'avait créée à son sujet le monde innombrable de ses adversaires politiques; par Pierre Daye et par Jam, les liens étaient noués avec les rexistes et le Pays Réel. L'on ne travaillait pas encore ensemble, mais l'on était bien forcé de constater, malgré l'isolement dans lequel chacun se tenait toujours, que l'on travaillait en réalité à la même cause. Une oeuvre identique était accomplie par les nationalistes flamands et par Henri de Man dans Leiding, de telle sorte que, sous la pression des événements, un nouveau parti était né, le parti de la neutralité et de la paix, le parti de l'Europe.

34 Voir annexe 4.

Il apparaissait cependant de plus en plus que ce parti n'avait aucune chance de s'affirmer avant que ne s'accomplisse l'irréparable et qu'il travaillait en réalité pour après la tourmente.»

Cet extrait montre une nouvelle fois, de façon très claire, combien jouèrent alors les relations interpersonnelles. Au-delà des tempéraments et des mobiles, une communauté émotionnelle se mit lentement en place qui favorisera, plus tard, les collaborations à divers journaux et revues. Rassemblés autour d'un projet commun, imposer une société d'ordre nouveau, ces hommes ne cachèrent pas, avant septembre 1944, la nature de leur engagement. Ils désiraient consciemment s'inscrire dans un champ politique soumis aux pressions de l'occupant. Le moindre acte, politique ou intellectuel, posé à cette époque, dans le contexte de la collaboration, ne pouvait s'envisager sans le consentement, au moins tacite, de l'autorité allemande.

Si les journalistes officiels agirent alors dans le but avoué de modifier la société belge pour aboutir à une nouvelle organisation, répondant aux critères fascistes du bonheur, il en est d'autres, dans le domaine culturel qui, de façon moins nette, acceptèrent la présence d'une autorité nouvelle, imposée par la force des armes.

Certains écrivains, puisque c'est d'eux qu'il s'agit, voudront perpétuer les choses de l'esprit malgré les contraintes morales et politiques du moment. Ils publieront, travailleront à la création de revues, se réuniront «comme avant». Sans voir, sans comprendre qu'en 1941, chaque ligne écrite, publiée dans une Maison nécessairement soumise à la censure, contribuait à asseoir, encore un peu plus, l'autorité allemande sur le champ culturel belge.

La seconde partie de cet article s'attachera, à travers un exemple précis, à démontrer combien la posture, alors souvent défendue, de l'art pour l'art ne pouvait que s'inscrire, aussi sûrement qu'un ouvrage engagé, dans la ligne culturelle défendue par l'occupant. Perpétuant la supercherie de l'écrivain enfermé dans une tour d'ivoire, jetant ses textes parmi les flots agités du public et des censeurs, la plupart des clercs belges refuseront souvent d'accepter l'idée même qu'ils aient pu se tromper. C'est donc aussi l'histoire, très incomplète, d'un échec que nous rapporterons maintenant.

II. SPHÈRE LITTÉRAIRE ET SPHÈRE POLITIQUE: PRODUCTION ET INTERACTION

En 1940, le champ littéraire belge vit une crise profonde. Bientôt, il ne ressemblera plus à son homologue d'avant-guerre. D'abord, le conflit a rompu les liens avec la France; la presse, les grandes maisons d'édition françaises, qui, avant le 10 mai, abreuyaient notre marché en biens symboliques, n'assurent plus un approvisionnement régulier.

Ainsi, un entrefilet paru dans le *Nouveau Journal* du 2 octobre 1940, nous apprend-il, sous le titre *Disette intellectuelle*, que: «Pour l'habitué des librairies

bruxelloises, la chose commence à être sensible: les livres s'en vont, les rayons s'éclaircissent. Non sans inquiétude, les marchands de littérature se prennent à envisager l'avenir avec une certaine inquiétude: lorsque tous les auteurs 'à succès' seront épuisés, que vendra-t-on ? [...].»

L'auteur, inconnu, de ces lignes apporte une réponse cadrant bien avec la politique littéraire défendue par le *Nouveau Journal*. La grande majorité des auteurs à succès nous venaient de Paris et inondaient le marché belge, empêchant par là une reconnaissance publique des écrivains du terroir.

Par conséquent, la crise actuelle de l'influence française permettra l'éclosion ou la rééclosion des écrivains nationaux. La presse collaboratrice cherchera dès lors à tout prix à (re)constituer le patrimoine littéraire belge. Elle profitera au maximum de la rupture des signaux de France vers la Belgique.

Dans cette perspective, l'occupant a évidemment mis en place de nouvelles instances de célébration tel le Conseil culturel francophone qui, après modification de l'arrêté royal du 07.02.1938, voit ses compétences largement étendues. Les buts poursuivis ne laissent planer aucune ambiguïté sur cette organisation du nouveau régime.

«Les initiatives à prendre tendant à coordonner, à faire concorder, à réorganiser les groupements et associations culturels existants, relèvent également des attributions des Conseils culturels. Au surplus, ils ont pour tâche de favoriser les relations culturelles avec les pays limitrophes, notamment avec l'Allemagne.»

Les membres de ce Conseil ³⁵ disposent donc, comme nous le dit plus loin le texte du *Moniteur*, de trois années pour mettre en place une toute nouvelle structure prête à accueillir les associations culturelles et à promouvoir une politique plus efficace que par le passé. Plus que jamais nous nous trouvons alors dans cette fameuse «période de transition» dont n'arrêtent pas de parler tous les journalistes d'Ordre nouveau.

En ce qui concerne la littérature, le Conseil culturel d'expression française entendait bien peser sur l'institution de tout son poids. Fin décembre 1940, il émet, par voie de presse ³⁶, un avis important, adressé entre autre à l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises. Là aussi le message est clair, toujours dans l'air du temps.

35 Membres du Conseil culturel d'expression française: MM. Corin A., professeur à l'université de Liège; Davignon H., membre de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises; Fourmalier P., professeur à l'université de Liège, membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique; Frère H., préfet honoraire de l'athénée du Centre; Rousseau V., sculpteur, membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique.

36 Voir le *Nouveau Journal* du lundi 30.12.1940, p. 4: «Un vœu du Conseil culturel d'expression française».

«Considérant la nécessité, en l'absence de toute organisation actuelle de la carrière d'écrivain, d'assurer annuellement le recrutement effectif d'un certain nombre d'ouvrages d'expression française;

Le Conseil Culturel d'expression française recommande au Ministère de l'Instruction publique de prier l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de procéder chaque année, avec le concours d'hommes de lettres et de critiques pris en dehors de son sein, au choix de quelques manuscrits émanant d'écrivains débutants ou peu connus et susceptibles d'être édités dans l'intérêt des lettres nationales.

[...] Le Conseil Culturel d'expression française recommande au Ministère de l'Instruction Publique de prendre les mesures nécessaires pour que des manuscrits ainsi choisis à l'intervention de l'Académie Royale de Langue et de Littérature française soient édités dans le plus bref délai possible et dans les meilleures conditions de présentation et de diffusion.

[...] Le Conseil d'expression française recommande au Ministère de l'Instruction Publique de prier l'Académie de Langue et de Littérature françaises de procéder périodiquement à un choix d'oeuvres essentielles et qu'on peut dénommer classiques, ainsi qu'à l'établissement de recueils de pages choisies d'auteurs connus, cette double catégorie étant destinée à être éditée à l'intervention de l'Etat, comme les manuscrits de 'débutants' mais dans des conditions de présentation, d'impression et de publicité particulièrement soignées.»

A lire ce texte, le but poursuivi par le Conseil apparaît clairement: il s'agit bel et bien sinon de jouer un rôle clef dans un champ en pleine restructuration, à tout le moins de peser sur les instances déjà en place. La guerre puis l'occupation ont quelque peu perturbé l'organisation du champ littéraire. Mais le choc fut-il assez puissant pour contraindre les acteurs de premier plan à modifier leur comportement ?

Il nous a semblé intéressant de voir dans quelle mesure l'Académie avait répondu aux vœux du Conseil. Nous avons examiné la presse de l'année suivante dans l'espoir de découvrir des échos relatifs à une prise de position académique. Longtemps nous avons cru que les journalistes se désintéressaient du sujet. Il fallut, en effet, attendre le mardi 4 novembre 1941 pour enfin trouver en première page du *Nouveau Journal* un article intitulé *Nos académies en veilleuse* et signé Georges Marlier.

Celui-ci rappelle d'abord le triple vœu du Conseil dont nous avons donné le texte plus haut. Ensuite, il déplore le silence total des Académies belges.

«[...] Nous sommes bien obligé de constater que toute l'activité de nos deux institutions académiques – la jeune Académie de Langue et de Littérature et la vénérable Académie Royale de Belgique – témoigne d'une discrétion qui tranche singulièrement sur l'allant et l'énergie de leurs consoeurs flamandes.

[...] On se perd en conjectures quant aux raisons d'un aussi singulier comportement. Se croiraient-ils *compromis* en nouant des relations avec

des journaux qui ne sont pas autorisés à publier les communiqués de Radio-Londres ou de Radio-Kazan ?

Nous ne pouvons croire à pareil enfantillage de la part de personnalités aussi distinguées. Une telle pusillanimité serait à peu près du même ordre que celle du receveur de tramway qui se sentirait *coupable* du fait qu'il transporte sur sa plate-forme les membres de la Wehrmacht.»

D'après le journaliste, nos académies en veilleuse ne légitiment donc plus les écrivains belges. Elles ne décernent plus le label recherché³⁷. Cependant, il faut ajouter que, dès le mois de juin 1940, la *Propaganda Abteilung* lui avait déjà retiré ce pouvoir de légitimation en établissant un nouveau cahier de charges littéraires que nous rappelle *L'An 40*:

«La littérature – vente et prêts – fut le champ du Referat Schriftum de la Propaganda Abteilung: une ordonnance du 13 août 1940 visait à assainir la librairie belge de toute littérature agressive d'origine française, anglaise et hollandaise. Les bibliothèques furent épurées en août-septembre 1940 et le contrôle des librairies belges se fit strict au début de 1941. Les manuscrits que des éditeurs belges envisageaient d'éditer étaient censurés (100 refus sur 600 manuscrits en 1940), sur base de l'ordonnance du 20 août. Les importations, surtout en provenance de Paris, étaient surveillées. Des maisons d'édition furent encouragées par l'occupant, spécialement lorsqu'elles mettaient sur le marché des traductions d'auteurs allemands ou flamands agréés; parmi les Flamands, on notait surtout E. Claes, F. Timmermans, G. Walschop, F. De Pillecijn, C. Verschaeve. L'occupant obtint la coopération du cercle

37 Les archives de l'Académie confirment la volonté d'intégrité de l'institution: au cours de sa séance du 21 octobre 1944, le secrétaire perpétuel, Gustave Vanzype, fit un «bref exposé sur l'activité de l'Académie au cours des quatre années écoulées». Il précisa «que les publications n'ont été soumises à aucune censure. Lorsque, en 1943, une ordonnance a exigé la communication préalable des textes destinés au Bulletin et à l'Annuaire, l'Académie a suspendu la publication de ceux-ci». Cependant, l'Académie ne sortira pas tout à fait indemne du conflit. Car si l'institution s'en tire à bon compte, il n'en va pas de même pour certains de ses membres. Ainsi concernant Marie Gevers. «L'Académie considère qu'[elle] a commis une faute en se prêtant à la réédition de certaines de ses œuvres par une maison connue pour ses relations avec l'ennemi [La Toison d'Or]; elle regrette d'autre part que Mme Marie Gevers ait manqué de prudence dans ses relations avec des journalistes à la solde de l'ennemi». Un blâme très durement ressenti par Marie Gevers mais aussi par son fils, Paul Willems. Dans une longue lettre datée du 27.10.1990, il nous expliquait combien la blessure fut alors profonde: «Cela a été une épreuve très douloureuse pour ma mère. J'ai craint pour sa santé. Elle ne se sentait pas coupable et ne l'était pas. Tous les deux, nous avions la même certitude: le poète, l'écrivain d'imagination n'est responsable que de ce qu'il écrit. Il n'est pas responsable des opinions de son éditeur. On s'est acharné pendant plus d'un an sur elle. On n'a rien trouvé de condamnable dans ce qu'elle a écrit. J'ai publié aussi à la Toison d'Or et n'ai eu aucun reproche à ce sujet. Pourquoi deux poids et deux mesures ? J'ai publié tout de suite après la guerre un roman chez Gallimard et un peu plus tard chez Plon. Marie Gevers a dû attendre plusieurs années avant de trouver un éditeur ! Tout cela fait partie du grand désordre des passions violentes, qu'il y a eu pendant un ou deux ans après la guerre»

des libraires flamands pour l'établissement d'une liste de mille ouvrages à épurer ou à interdire.»³⁸

C'est donc dans un champ littéraire en pleine restructuration que vont s'inscrire les différentes activités inhérentes à celui-ci. Le choc de la défaite et l'occupation modifieront la relation de l'écrivain au littéraire, l'empêchant souvent de reproduire ses comportements d'avant-guerre. Tous les agents en place vont se trouver entraînés dans un jeu de repositionnement. Non plus vis-à-vis de Paris, comme avant mai 40, mais relativement à un nouveau pouvoir, une nouvelle idéologie. C'est dorénavant vis-à-vis d'un public belge coupé de la France que l'on cherchera directement la reconnaissance et la consécration. Au prix parfois de curieux revirements de pensée.

Ainsi, Poulet, dans la première chronique littéraire qu'il donna au *Nouveau Journal*³⁹, affirme-t-il que l'affaiblissement du prestige intellectuel de nos voisins (affaiblissement consécutif à la défaite), favorisera l'éclosion et la reconnaissance de nos créateurs nationaux. On décèle sous sa plume les traces, encore ténues, d'un démarquage vis-à-vis de certaines idées exprimées dans le Manifeste du Groupe du Lundi. Le vocabulaire qu'il utilise dans son article annonce déjà cette réserve par rapport au message de 1937. Ne parle-t-il pas en effet de «lettres belges» et de «littérature de Belgique» ?

Mais plus important encore, quant à notre propos, cet article illustre très clairement quel était alors l'état d'esprit de bon nombre d'hommes de lettre au lendemain de la débâcle. Poulet, «un peu gêné de reprendre la plume» alors que le pays crève de faim et de misère, décrit la révolution qui s'annonce.

Malgré la tempête, l'esprit va reprendre ses droits. Il doit le faire. «On ne peut se laisser aller.» Et même, pourquoi ce cataclysme humain n'en entraînerait-il pas un autre, esthétique celui-là ?

«Peut-être allons-nous à travers le fer et le feu vers une sorte de libre et tumultueuse Renaissance, qui serait marquée – dans le cas le plus favorable – par une effervescence inouïe de l'esthétique et du goût.»

Pour les acteurs dominants du champ, la révolution européenne générera aussi une révolution esthétique. Rien ne sera plus comme avant. L'esthétique d'hier puisait trop profondément, à leurs yeux, sa vigueur dans les racines de l'ancien régime. La chute de l'un entraînera par conséquent la chute de l'autre. Selon Poulet, la nouvelle organisation politico-sociale s'exprimera dans une écriture neuve⁴⁰, débarrassée de la mesure de la Troisième République et de sa littérature.

38 J. GERARD-LIBOIS & J. GOTOVITCH, *op.cit.*, p. 324.

39 *Nouveau Journal*, le mercredi 2 octobre 1940, p. 2.

40 Les innovations formelles du *Voyage au bout de la nuit* se rapprochent beaucoup de ce que Poulet entend par écriture neuve.

Remarquons que dans la pratique littéraire, ce type de discours se marquera par un retour à l'imaginaire belge. Les thèmes abordés par l'oeuvre de fiction concernent notre pays, les événements qui s'y déroulent ou qui le concernent. La séparation avec le monde parisien est donc bien totale; on peut même la qualifier de double.

D'abord une séparation matérielle, provoquée par la guerre (on ne communique plus avec la France). Elle s'impose comme telle au champ littéraire belge francophone dans sa totalité, qui se trouve obligé de l'accepter. Elle s'observe, par exemple, par le manque d'ouvrages français en librairie.

Ensuite, une séparation spirituelle, favorisée par la précédente, nous dirons même stimulée par elle. Le monde critique prône alors le retour à une autre culture, belge celle-là⁴¹. Elle provoquera l'apparition d'une littérature aujourd'hui peu connue, faisant fi de la schizophrénie caractéristique de nos lettres.

Ainsi en va-t-il pour Oscar Van Godtsenhoven et Louis Carette, tous deux engagés dans les médias officiels, le premier en tant que journaliste au *Nouveau Journal*, le second en tant qu'animateur à Radio-Bruxelles. Engagés par leur métier mais aussi par leurs romans. Van Godtsenhoven donnera en 1943 *Vent de combat*⁴², histoire d'un groupe de soldats belges du Canal Albert au stalag, et de leur libération à l'engagement de l'un des leurs, Walter, pour le front de l'Est où il trouvera la mort. Carette, lui, dans *Le Pêché de Complication*⁴³, nous livre le récit d'une passion amoureuse entre deux adolescents sur fond d'ascension du national-socialisme. Le jeune protagoniste de l'histoire, Paul-Jean, plonge tout au long de l'oeuvre, les sèves bouillonnantes de ses vingt ans dans un Ordre nouveau qu'il estime révolutionnaire.

41 Dans un autre article, intitulé *L'heure des écrivains belges* (*Nouveau Journal*, mercredi 7 novembre 1940, p. 5), il propose de favoriser la littérature «*made in Belgium*» par une politique éditoriale dynamique et constructive. Selon lui, la production nationale a bien besoin d'un tel encadrement, car auparavant: «Elle se ramenait presque toujours à la rencontre d'un amateur-écrivain avec un amateur-libraire, sous l'égide d'un humiliant et fastidieux compte d'auteur. Cependant qu'une douzaine de favoris allaient se faire imprimer à quatre cents kilomètres d'ici, la plupart des romanciers, des essayistes ou des critiques nés entre Vesdre et Lys couraient après la considération distinguée de leurs compatriotes, une quittance signée Plantin junior à la main. Toujours selon Poulet.» La solution à ce problème de l'édition belge réside en la création d'une entreprise semi-officielle dont le but consiste à faire paraître d'abord les classiques de notre littérature, ensuite, des «*oeuvres nouvelles choisies parmi celles qui caractérisent le mieux les diverses tendances de la littérature contemporaine*». En contrepartie d'une aide importante, les pouvoirs publics exigeraient le respect par l'éditeur d'un cahier de charges dont le contenu aurait été préalablement discuté et approuvé par les deux parties. Il ne restera plus alors qu'à favoriser l'éclosion d'histoires des «*dettres belges d'expression française ou de littérature française de Belgique: l'un et l'autre se disent. Il s'agira de donner au public des ouvrages sérieux ne tenant compte que des cinquante véritables écrivains de la Belgique et non des six cents versificateurs de clocher*».

42 Bruxelles-Paris, Toison d'Or, 1943, 365 p. Cote Bibliothèque Royale: IV 17257 A.

43 Bruxelles-Paris, Toison d'Or, 1942, 234 p. Cote Bibliothèque Royale: IV 15210 A.

Selon nous, le champ littéraire soumis aux pressions de l'occupation répondit aux bouleversements, tant factuels qu'intellectuels, suivant deux modes distincts d'engagement. D'abord, la littérature collaboratrice proprement dite, celle qui, par ses thèmes, épouse le mieux les idées d'Ordre nouveau. Ici, écriture journalistique et écriture de fiction mêlent leurs encre à la poursuite d'un but unique: asseoir un régime neuf sur de solides assises culturelles. Ensuite, la littérature désireuse de se dégager des contingences du moment; de publier des oeuvres non-engagées.

L'exemple du Manifeste du Lundi montre qu'un tel type de posture ne posait aucun problème en 1937. On pouvait alors secouer, critiquer, bouleverser une institution littéraire endormie sans pour autant faire allusion aux crises nationales et internationales. *La Littérature française de Belgique* signait son acte de naissance par une schizophrénie de sa relation au vécu. Les auteurs du manifeste perpétuaient ainsi une conception du littéraire dont les bases furent jetées sur papier mythique au XIX^e siècle. A la veille du déferlement nazi sur l'Europe, le poète belge reste un albatros se mouvant difficilement sur le pont des navires. Ce scandale intellectuel, ce mensonge romantique tentera de se maintenir jusqu'au coeur de la tourmente. Sans succès. L'affaire du *Disque Vert* en constitue un exemple éclatant.

L'affaire de la revue *Disque Vert*: De l'impossibilité du non-engagement en période de guerre

Le 15 juillet 1941 paraissait le numéro un du *Disque Vert*, nouvelle série. Numéro tabou, refoulé par les historiens des lettres belges de langue française. Le *Disque Vert*, cuvée 41, illustre pourtant excellemment les limites du concept de schizophrénie. La critique a souvent commenté l'histoire et le contenu de cette célèbre revue, mais sans jamais aborder la période de l'occupation. Ainsi Maurice Piron, parlant des revues littéraires en Belgique au début du XX^e siècle, cite le «Disque Vert (1921-1925) qui a pour fondateur Franz Hellens [...]», en omettant de préciser l'existence de la nouvelle série⁴⁴. Burniaux et Fricks, eux, abordent la période considérée, mais retranchent une année à la date réelle de publication: «De 1921 à 1940, elle [la revue] imprimera son action sur l'entre-deux-guerres.»⁴⁵

Enfin, Quaghebeur, à l'instar de Piron, évite la guerre et oublie l'an 1941: «[...] Le projet du vieux *Disque Vert* connaît un nouveau souffle, après la seconde guerre mondiale, avec la relance en 1952 d'une nouvelle série de fascicules [...]»⁴⁶

44 M. PIRON, *Aspects et profil de la culture romane en Belgique*, Liège, Editions Sciences et Lettres, 1978, p. 82.

45 R. BURNIAUX & R. FRICKS, *La littérature belge d'expression française*, Paris, PUF, 1982, p. 58.

46 M. QUAGHEBEUR, «Balises pour l'histoire de nos lettres», in *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p. 56.

Nous avons essayé de voir pourquoi l'amnésie belge touchait aussi le *Disque Vert*, pourquoi elle refusait de l'intégrer dans la longue série des revues animées par Franz Hellens. Mais, on ne répondra adéquatement à ces interrogations qu'en reconstituant l'histoire de ce numéro et en observant les réactions multiples et contradictoires du champ littéraire face à cette nouvelle tentative schizophrénique ⁴⁷.

Etant donné la relative fiabilité des souvenirs de Poulet en ce qui concerne la matérialité des faits, nous articulerons notre exposé autour de «L'affaire de la revue *Disque Vert*» narrée par le journaliste dans ses *Mémoires inédits* ⁴⁸. Au besoin, nous corrigerons ou compléterons ses souvenirs par l'adjonction de l'une ou l'autre pièce trouvée au Musée de la Littérature.

A le lire, tout a donc commencé aux premiers beaux jours de l'année 1941.

«Au printemps de 1941, quelques membres du Groupe du Lundi, dont je faisais partie, firent réflexion qu'il était regrettable que la littérature nationale n'eût plus d'organe propre, où les écrivains de toute opinion pussent communier dans le culte de la poésie éternelle, au sein du malheur des temps.»

Nous apporterons une première rectification quant à la date avancée par Poulet au début de son *Affaire*. Selon lui, les premières discussions informelles auraient vu le jour au printemps 1941. Or, dans une lettre datée du 21.01.1941, Hellens annonce à Mélot du Dy qu'il a «l'intention de reprendre la direction d'une nouvelle série du *Disque Vert*, à partir du mois d'avril prochain» ⁴⁹. On constatera l'ancienneté du projet par rapport aux premières réflexions dont parle Poulet. De plus, toujours selon cette même lettre, le stade des discussions préliminaires semble bien dépassé puisque Hellens invite son correspondant à :

«faire partie d'un comité de rédaction où vous retrouveriez quelques amis et anciens collaborateurs de l'ancien *Disque Vert* [...] et quelques autres: Crommelynck, Marie Gevers, Robert Poulet, Pulings, Pierre Nothomb.»

Donc, dès janvier 1941, le *Disque Vert* entrait en chantier. Il n'en sortirait que sept mois plus tard. D'après les lettres lues, nous attribuons ce retard à la réticence de certains écrivains à participer à une revue en temps de guerre, fût-elle littéraire ⁵⁰.

47 Tentative schizophrénique, car les promoteurs du numéro entendaient, en pleine guerre et indépendamment de leurs engagements publics, se cantonner dans la littérature.

48 R. POULET, *L'oiseau des tempêtes*.

49 Musée de la Littérature, cote 4291-71.

50 Sur ce point, la lettre de Robert Guette (1895-1976: philologue et poète, *Signatures* en 1966, *Ombres vives* en 1969...) à Franz Hellens est très claire: «Anvers, 4 juin 1941. Mon cher ami, Le *Disque Vert* reparait le 1er août prochain! Je vous félicite d'avoir obtenu

Revenons à présent au texte de Poulet:

«L'idée fut adoptée d'enthousiasme par la plupart des membres du groupe, lequel n'avait pas cessé de se réunir depuis le début des hostilités et où l'on voyait, causant en bonne intelligence, des hommes comme Fernand Crommelynck, Paul Desmeth, Marcel Lecomte, Herman Closson, Gaston Pulings, Michel de Ghelderode, etc., avec l'aimable Madeleine Ley. Après avoir pesé le pour et le contre, la création de la revue *Disque Vert* fut décidée. Gaston Pulings, Arnold de Kerchove, Jean Libert, F. Crommelynck, Herman Closson, Pierre Nothomb, Franz Hellens et moi-même en constituons, si ma mémoire est bonne, le comité de rédaction⁵¹. Le premier nommé se chargea d'obtenir l'autorisation de l'autorité allemande: il emporta la partie de haute lutte. Nous n'avions pas de censure à subir puisque nous excluons toute allusion à la politique.»

Ce dernier point revient sans cesse dans les lettres que Hellens envoie à divers écrivains belges, en vue d'obtenir leur participation. Ainsi dans sa lettre à Melot du Dy, écrit-il:

«Il me semble qu'il importe de tenir bon et de montrer qu'on existe... La revue serait purement littéraire, sans l'ombre d'une allusion politique. Pas de contrôle de censure.»

On retrouvera ce leitmotiv sous la plume d'Arnold de Kerchove dans une lettre à Hubert Colleye:

«Comme vous le verrez, la revue ne s'occupera que de littérature, car nous voulons éviter toute controverse politique, en des circonstances où des discussions de ce genre sont particulièrement pénibles et déplacées.»⁵²

Nous montrerons la non-pertinence d'une telle démarche schizophrénique lorsque nous aurons proposé aux lecteurs toutes les données du problème. Toujours est-il qu'à ce moment-là, les promoteurs ne doutent pas de leurs bonnes intentions. Ils s'organisent et sortent leur premier numéro.

l'autorisation requise et je suis ravi pour vous que ce projet se réalise, car vous sembliez, l'autre jour, y tenir beaucoup. Vous me demandez de réfléchir encore. J'ai réfléchi pendant plus d'une semaine. Mais je maintiens mon point de vue. Même, la réflexion m'y a engagé davantage. Vous ne m'en voulez pas n'est-ce pas de vous le dire franchement ? Ma réponse demeure formelle: Je tiens à ne pas collaborer avec l'équipe que vous m'avez indiquée, que la revue s'appelle le *Disque Vert* ou autrement, que l'on y fasse de la politique ou non. Je tiens à ce que mon nom ne figure pas parmi les collaborateurs, ni réguliers ni même momentanés de cette revue. Je suis, en effet, têtue et décidé à ne pas faire de littérature avant que la paix ne soit conclue. Croyez bien que je suis très sensible à votre affectueuse insistance et que c'est à regret que je renonce à être des vôtres dans cette occurrence. A vous ma très vive amitié. Robert Guiette.»

51 La présentation de la revue donne dans le comité de rédaction, en plus des noms cités par Poulet, Marie Gevers et Marcel Lecomte. Par contre Nothomb n'y figure pas.

52 Bruxelles, datée du 21 mai 1941 (Musée de la Littérature: 3523/53 bis).

«Frans Hellens fut choisi comme directeur sur ma proposition [celle de Robert Poulet]. Hubert Colleye, d'autres encore, nous apportèrent leur concours⁵³. Le premier numéro parut, il était fort remarquable et fut très favorablement reçu par les milieux intellectuels. On sait que la période 1940-1943 fut des plus fécondes dans les lettres et dans les arts. Un vaste mouvement de rénovation esthétique s'élaborait en Occident sur des bases à la fois originales et traditionnelles. La nouvelle revue pouvait donner à la Belgique littéraire une place de choix dans ce mouvement; dès l'origine, elle lui faisait en tout cas honneur⁵⁴.»

Ceci dit, malgré les résolutions prises, les problèmes ne tardèrent pas à accabler la nouvelle rédaction:

«Malheureusement, l'effort ne put être continué. Des influences occultes intervinrent auprès de l'occupant. La guerre russo-allemande ayant éclaté dans l'intervalle, on fit valoir que certains dirigeants ou collaborateurs du Disque Vert avaient manifesté jadis des sympathies à l'Union Soviétique. Je soupçonnai que cet *on* était Paul Colin, et l'interpellai à ce sujet quand la revue fut interdite, sans considération des engagements auparavant pris. Paul Colin se défendit d'être pour quelque chose dans le revirement allemand: j'avais des raisons pour ne pas toujours prendre chez lui de telles dénégations pour argent comptant...

A la demande de mes amis, j'allai protester à la Propaganda Abteilung où je mettais les pieds pour la première fois. Un fonctionnaire mi-figue mi-raisin offrit de me montrer les documents en vertu desquels F. Hellens et deux ou trois autres étaient considérés par ces messieurs comme suspects de germanophobie active. Je refusai, bien entendu, cette communication, j'ajoutai quelques mots sur la sottise qu'il y avait à mêler les questions étroitement politiques aux choses de l'esprit, et je me retirai [...]. De cette affaire, j'avais gardé mauvaise impression, en ce qui concerne l'attitude de mon directeur.»

53 Hubert Colleye, enthousiaste, adhéra complètement à la ligne défendue par la revue: «Le 12.VI.1941. Cher ami, voici pour vous deux abonnés certains: Hubert Dubois, 34 rue André Dumont, Liège et Joseph Pirlet, 5, rue Tirogne, Hollogne-aux-Pierres. J'ai par lettre sollicité l'aide de quelques autres amis d'ici, en faveur du Disque Vert. Un seul m'a jusqu'ici répondu, et sa réponse vous intéressera sans doute. La voici: [...] *puisque je vous vois soucieux de servir autrui. Je voudrais suivre cet exemple, mais j'avoue que certaines raisons m'empêchent de le faire inconditionnellement. Il ne me suffit pas que la revue ainsi ranimée se cantonne strictement sur le terrain littéraire: j'aimerais encore de constater que ce n'est point pour y bâtir une chapelle. De quoi je ne pourrai juger qu'à l'épreuve.* Dites-moi: pour convaincre de telles gens, ne pourriez-vous leur adresser une copie de votre manifeste? Ne projetez-vous pas de faire imprimer un prospectus où se trouveraient définis le programme et peut-être, les premiers sommaires de votre revue? Et si oui, quand m'en enverrez-vous quelques exemplaires? Je cherche aussi pour vous cet homme qui pourrait activement s'occuper de rassembler des abonnés. Allez, je pense à vous, n'en doutez nullement. Croyez, cher ami, à mon profond attachement. Hubert Dubois.» (Musée de la Littérature: 2982-22).

54 Léo Moulin, Marc Eemans et Paul Jamin, nos trois témoins directs, s'accordent eux aussi sur l'idée selon laquelle, entre 1940 et 1943, la Belgique connut une grande effervescence intellectuelle. Tous expliquent ce phénomène par la séparation avec Paris.

Dans une lettre adressée à Marie Gevers, le principal intéressé, F. Hellens, déplore lui aussi le retard pris dans la publication du numéro deux:

«Pulings me dit que vous êtes venue vendredi dernier à la chambre. Je pensais que De Kerchove avait prévenu les membres du comité que la réunion n'aurait pas lieu, dans l'indécision où nous sommes sur le sort du *Disque Vert*. Le retard a déjà été trop long. Si je ne suis pas fixé à la fin de la semaine, je demanderai à De Kerchove de fixer rendez-vous au comité pour un jour très prochain. Il faut que cette comédie finisse et, au besoin, que nous y mettions fin nous-mêmes.»⁵⁵

Hellens clôt ainsi l'Affaire du *Disque Vert*, nouvelle série. Le contexte historique posé, nous nous attacherons à décrypter les intentions de la revue et, ensuite, à voir dans quelle mesure les membres du comité de rédaction s'y conformèrent. Ces intentions, le comité de rédaction les imprima dans la préface du *Disque Vert*. Une préface bien dans l'air du temps: même si la revue s'interdit toute intervention politique, elle ne s'intègre pas moins à l'esprit de renouveau inhérent à tous les groupes partisans d'une politique de présence. Car il faut être là, surtout en littérature:

«La reprise du *Disque Vert* ne signifie pas un retour au passé [...]. L'esprit ne perd jamais ses droits. Il ne peut les perdre, et ne saurait gagner ni à un abandon quelconque, ni à un silence prolongé. Nous dirons plus: c'est un devoir pour l'esprit de manifester sa continuité à travers les événements les plus contradictoires, au sein des crises économiques et morales, en dépit de tous les obstacles. Pourvu que cette activité se déploie en toute indépendance et avec la volonté de n'exprimer que le vrai et le beau.»

Plus loin, le comité insiste sur la coloration autochtone donnée à la revue:

«Disons en terminant que nous entendons imprimer à cette revue la marque de notre caractère. [...] Une littérature belge privée de son aliment autochtone tendrait à se dessécher. C'est pourquoi nous n'excluerons pas les proses, les poèmes ou les essais d'un caractère régionaliste, pourvu qu'ils s'intéressent au fait humain et s'intègrent dans l'ensemble d'une culture.»

Ces dernières phrases de la préface, revendiquées par Poulet, Hellens... peuvent surprendre le lecteur attentif du Manifeste du Lundi. Les mêmes signataires donnent à quatre ans d'intervalle, deux définitions de nos lettres assez différentes, voire contradictoires. Les Lundistes, nous l'avons vu, excluaient le régionalisme parce qu'il avait empêché la littérature de nos provinces d'atteindre l'universel. Ils repoussaient même l'appellation contrôlée de littérature belge, lui préférant celle de littérature française de Belgique.

55 Lettre datée du 3 septembre 1941 (Musée de la Littérature: 4477-10).

Or, en 1941, nous revenons à une littérature belge plus autonome et à une définition de notre champ littéraire plus autonomiste.

Cette rupture avec le Lundisme montre combien la manoeuvre des manifestations de 1937 était idéologique et répondait à une stratégie implicite de conquête. Il s'agissait, en effet, pour eux de s'imposer dans le champ littéraire francophone contemporain et de s'octroyer, en Belgique, un pouvoir symbolique sans partage. Nous pensons, avec d'autres, que le but non-avoué du Groupe du Lundi était d'attirer l'attention de Paris, d'abord par la négation du fait littéraire belge, ensuite par le rejet de tous ceux qui n'entendaient pas écrire selon les prescriptions du manifeste (d'où le chapitre consacré à la critique du régionalisme).

Mais quatre ans plus tard, les circonstances historiques ont modifié les données du problème. Depuis mai 1940, la Belgique vit en autarcie culturelle. Délestée, libérée d'une bonne partie des liens qui l'inféodaient à Paris, elle produit, en effet, tout ce dont elle a besoin (romans, représentations théâtrales, concerts...).

Et les journalistes collaborateurs donnent le ton. Ils ne cessent de proclamer l'existence d'une spécificité belge et de regretter l'influence néfaste de la presse française sur nos provinces. Dès lors, pour s'imposer dans ce champ littéraire en pleine restructuration, il fallait, sans nul doute, s'adapter à un état de fait dont on pouvait croire, à ce moment, qu'il se prolongerait bien au-delà de l'année 1941. Les Lundistes en général et Hellens en particulier n'hésitèrent pas, l'espace d'une préface, à réajuster le message de 1937 aux circonstances de 1941.

Ceci dit, dans sa préface, Hellens n'entend s'engager que dans l'éther littéraire. Il ne veut pas faire de politique. En théorie, il évite ainsi toute compromission avec le pouvoir, il se rend indépendant de ce dernier. En pratique, il intègre sa revue dans un champ littéraire dominé par l'occupant, il accepte de demander l'autorisation de publier et par conséquent de se soumettre à un régime d'auto-censure (même si la revue se déclare littéraire et rien que littéraire, elle ne risquera pas l'interdiction en donnant des comptes rendus d'oeuvres anglophiles ou résistantes).

Cette distorsion entre les discours théoriques et les pratiques inhérentes au champ explique, en partie, l'impossibilité d'une relation schizophrénique du littéraire au vécu entre mai 1940 et septembre 1944. Cependant d'autres facteurs interviennent, nous en voyons principalement trois dans le cas du *Disque Vert*.

D'abord, le support éditorial. Le choix d'un éditeur participe souvent d'une stratégie de conquête du pouvoir symbolique: impression de qualité, services de distribution et de diffusion performants, écurie d'auteurs reconnus et, pendant l'Occupation, autorisation d'imprimer accordée par la *Propaganda Abteilung*. Les éditions Les Ecrits, auxquelles fut publié le *Disque Vert*, possédaient tous ces atouts.

De plus, Hellens avait déjà investi le milieu puisqu'en cette même année 1941, Les Ecrits lançaient ses *Nouvelles réalités fantastiques*. Cependant aux yeux du public, Les Ecrits⁵⁶ apparaissaient aussi comme l'éditeur de José-André Lacour et de son fameux *Panique en Occident* (où l'auteur présentait en quelques tableaux tendancieux la vie des civils belges en mai 1940) et du jeune Jean Sasse, journaliste au *Nouveau Journal*, qui y publia *Filles et Garçons* et y réédita *Capelle-aux-Champs*. En conséquence, la revue apparut, dès le départ, engagée voire compromise, ce malgré la volonté affichée de ses promoteurs de ne s'intéresser qu'à la littérature.

Mais aux yeux de ses détracteurs, c'est surtout la composition du comité de rédaction de la revue qui pose problème. Parmi ses membres, quelques-uns (Poulet, Pulings, Libert) appartenaient au milieu de la collaboration. Ainsi, à l'époque, considère-t-on Poulet, d'abord comme responsable des services politiques du *Nouveau Journal* et, ensuite, de façon tout à fait secondaire, comme écrivain ou critique. C'est du moins ce qui ressort d'un échange épistolaire entre Robert Guiette et Jean Sasse⁵⁷.

Dans une lettre du 2 juillet 1941⁵⁸, ce dernier propose à Guiette une participation aux *Cahiers Nouveaux* de Fernand Verhesen⁵⁹.

«Le numéro s'annonce excellent à tous points de vue, et je crois que sa sortie coïncidera avec la publication du Disque Vert de Poulet et compagnie; vous voyez l'intérêt de la chose...»⁶⁰

La seule présence de Poulet suffisait, semble-t-il, à disqualifier la revue aux yeux du jeune étudiant. Il ne voyait donc pas en lui le critique littéraire du *Disque Vert* ni même un simple membre du comité de rédaction parmi les autres, mais plutôt, avant toute chose, un collaborateur. Dans une autre lettre, du 20 août 1941, il amalgame pratiquement *Disque Vert* et collaboration:

56 A. Ayguesparse, dans un article intitulé «En Belgique pendant l'occupation» (*Les Nouvelles Littéraires*, jeudi 31.01.46, n° 965), parlant des maisons d'édition, dira des Ecrits qu'ils «jouissaient d'une liberté relative». A propos de Lacour, il donnera aussi ces quelques lignes: «De jeunes écrivains furent édités et leurs oeuvres se vendirent [pendant l'Occupation]. Le meilleur d'entre eux me paraît être José-André Lacour. Son roman *Panique en Occident*, chose rare en Belgique, connut un véritable succès de librairie. Ce livre amer, bâti comme un long poème en prose, rappelle à la fois John Dos Passos et Céline.» Il explique les succès de la littérature chez nous entre 1940 et 1944, comme suit: «Tout un peuple cherchait dans la lecture une diversion à la faim, à la misère, aux avanies de l'occupation.»

57 Jean Sasse était, en 1941, un jeune étudiant en histoire et en droit. Poète débutant, il envoyait ses textes à Guiette pour correction.

58 Lettre de Jean Sasse à Robert Guiette (Musée de la Littérature: 4469/1021).

59 F. Verhesen, né en 1913, à Bruxelles, poète, éditeur et hispanisant de renommée internationale (*Franchir la nuit*, Le Cormier, 1970).

60 Et il ajoute commettant les mêmes erreurs de jugement que les promoteurs du *Disque Vert*: «Les Cahiers Nouveaux sont indépendants, exempts de toute compromission, etc...»

«J'apprends par W. Konnicks et P. Neuhuys que le *Disque Vert* est bel et bien interdit. Poulet s'efforcerait d'arranger les bidons... Les gaietés de la collabo !»

Ces témoignages montrent combien Poulet écrasait de son poids la revue et son contenu. Selon Jean Sasse, peu importe l'esprit, somme toute bien proche des *Cahiers Nouveaux* auxquels il collabore, seule compte la présence du journaliste collaborateur. Il ira même, comme on vient de le voir, jusqu'à confier la responsabilité de la revue à Poulet, gommant ainsi le rôle joué par Hellens.

Enfin, le contenu. La préface était claire: «Le *Disque Vert*, dans sa nouvelle carrière, ne défendra que des idées littéraires. C'est dire que les considérations politiques actuelles ou anciennes n'y trouveront aucune place.»

La lecture de la revue nous amena à nuancer quelque peu cette affirmation. En effet, à au moins trois reprises, A. de Kerchove, Poulet et Pulings commirent des dérapages verbaux, trahissant un état d'esprit bien ancré dans l'air du temps.

De Kerchove, dans sa chronique romanesque consacrée à Hans Carossa parlera, par exemple, «d'un monde ancien qui s'écroule et d'un monde nouveau qui s'édifie»⁶¹. Un peu plus loin, il ajoute: «[...] Si plusieurs d'entre nous découvriraient dans les bouleversements de l'heure une occasion de s'affirmer par un geste d'adhésion ou de refus, il en était aussi qui doutaient s'il leur serait jamais plus permis, sans commettre une faute, de se consacrer tout entier à cette retraite en soi où ils trouvaient autrefois leur principale et peut-être unique raison de vivre.»

La constatation de l'importance des *bouleversements de l'heure* apparaît aussi dans la chronique poétique de Poulet:

«Comme nous-mêmes, la poésie s'interroge, se tâte, s'inquiète, se découvre. Comme nous-mêmes, elle sent à la fois que les catastrophes temporelles ne sauraient empiéter sur les parties essentielles de son être et que, pour le reste, tout est changé, tout va changer.»

Quant à Gaston Pulings, dans son étude sur les revues, il se demande si nous ne revenons pas à «une nouvelle époque créatrice».

Il apparaît donc que, sans jamais entrer dans une voie trop compromettante, les collaborateurs du *Disque Vert* contribuèrent par leur action à légitimer, au point de vue littéraire, une situation de fait: l'installation, par

61 Le choix de Carossa est lui aussi significatif. «Carossa Hans, né en 1878. Etudes de médecine. S'installe comme médecin en 1903. Exerce jusqu'en 1929. Ensuite vit de sa plume. Nombreux prix littéraires. Oeuvres d'inspiration humaniste. Il donna ainsi bonne conscience, par son ralliement au nazisme, à la bourgeoisie humaniste allemande.» (L. RICHARD, *Le nazisme et la culture*, Bruxelles, Complexe, 1988, p. 346). Il était aussi président de la Société Européenne des Écrivains, fondée à Weimar fin 1941.

la force, d'un nouveau pouvoir de légitimation. Les promoteurs de la revue acceptèrent, en effet, de s'inscrire dans un champ littéraire dominé par une puissance étrangère, avec tout ce que cela comporte de concessions et d'obligations vis-à-vis de cette puissance. Cette expérience nous permet ainsi de montrer que le comportement schizophrénique des Lundistes ne constituait nullement un modèle infiniment reproductible. Arrive un moment où, selon le truisme, ne pas s'engager, c'est encore s'engager⁶².

62 L'attitude de Franz Hellens fut souvent, de ce point de vue, ambiguë. La lecture de la rubrique *Les Livres des Cahiers de la Cigale* nous apprend, par exemple, qu'il fit partie sous l'Occupation du jury Rossel: «Le jury du Prix Rossel en ne couronnant point *Sébastien ou le jeu magique* par G. Linze a fait perdre au Soir une belle occasion de signaler au public une oeuvre belge [...]. Cette dernière cependant recueillit le vote du plus grand des écrivains belges de sa génération: F. Hellens. Avec sa générosité coutumière, celui-ci justifie son vote, dans le grand journal bruxellois, à l'issue du concours.» (*Cahiers de la Cigale*, mars-avril 1941, p. 36-37. Royale: B6031). Rappelons simplement qu'il s'agit bien du *Soir* dit «volé» dirigé par Raymond De Becker, ancien directeur de *L'Ouest*, condamné à mort en juillet 1946. Quelques années après les faits, dans une lettre adressée à Jean Paulhan, Hellens, soulagé du poids de certaines amitiés embarrassantes, conclura définitivement l'Affaire de la revue *Disque Vert*: «[...] Je ne puis tout à fait partager ton point de vue quant à la réhabilitation spectaculaire d'écrivains notoirement compromis sous l'occupation. Tu te souviens sans doute de ce que tu m'écrivais, au début de la guerre, à propos des collaborateurs, de Drieu et de Poulet, que j'avais appelés à collaborer au *Disque Vert*? L'aurais-tu oublié? Nous pouvions croire, pourtant, que le *Disque Vert* était un défi à l'ennemi avec ses collaborateurs communistes et ses Poulet unis dans une commune volonté de défier l'occupant de notre seul point de vue littéraire. L'aventure a failli me coûter cher, et tu avais raison, sans doute, de refuser ta collaboration à une revue où figurait le nom de Poulet. Je jouais un peu à cette époque, le rôle d'un Romain Rolland qui n'aurait pas quitté son pays. Rôle tout de même assez - et plus, dangereux.» (Lettre datée du 01.05.1948, Musée de la Littérature, 40/12).

ANNEXE 1

LE MANIFESTE DU GROUPE DU LUNDI

Ce texte est divisé en quatre parties et réparti sur six pages:

1. QU'EST-CE QUE LES LETTRES BELGES ?

Cette première partie repose sur la critique de la définition contemporaine de la littérature belge en tant que littérature aux qualités intrinsèques, dissociable et dissociée de la littérature française. «Une telle conception des lettres belges constitue, à notre avis, une erreur radicale.»

2. LITTÉRATURE ET NATIONALITÉ

Il existe entre la France et la Belgique des différences d'ordre politique et géographique, mais les hasards de l'histoire, le voisinage, les relations spirituelles, le caractère éminemment universel et attractif de la culture française ont réduit au minimum, entre les littératures des deux pays, les nuances de la sensibilité (p. 2-3).

3. LES MOEURS ET L'OPINION LITTÉRAIRE

La coupure entre la France et la Belgique a provoqué dans nos lettres «une paresse [...] qui devient fatalement la loi d'un petit milieu où la notoriété est rapide et peut-être indéfiniment conservée à peu de frais» (p. 3).

Le manifeste insiste ensuite sur la médiocrité d'un grand nombre d'écrivains belges et «d'une vie littéraire [qui] se réduit chez nous d'une part à une pompe académique, respectable en soi, mais sans aucune autorité, fondée sur des noms et des oeuvres, d'autre part à un associationnisme puéril [...]».

Enfin, il déplore l'absence de travaux critiques de grande envergure.

4. LA QUESTION DU RÉGIONALISME

Le manifeste développe l'idée de l'existence de deux régionalismes.

- 1) Le régionalisme au sens large: s'alimentant à «la réalité concrète d'un lieu déterminé, il [est] cependant viable sur le plan universel».
- 2) Le régionalisme au sens restreint: le régionalisme de clocher tel qu'on le pratique en Belgique.

«Autant il est naturel que la littérature qui s'inspire de la vie régionale exerce sa fonction de divertissement local et d'exercice préparatoire, à la limite de l'art et du folklore, autant il est dangereux de réduire l'activité

littéraire à cette défense et illustration des particularités géographiques.»
(p. 6)

Charles Bernard, Hermann Closson, Hubert Dubois, Paul Fierens, Marie Gevers, Michel de Ghelderode, Eric de Haulleville, Franz Hellens, Pierre Hubermont, Arnold de Kerchove, Grégoire Le Roy, Georges Marlow, Charles Plisnier, Robert Poulet, Camille Poupeye, Gaston Pulings, Marcel Thiry, Henri Vandeputte, Horace Van Offel, René Verboom, Robert Vivier.

ANNEXE 2

LIQUIDATION DE LA TOISON D'OR

A la fin du conflit, le Conseil de guerre de Bruxelles entama un procès contre les éditions de la Toison d'Or. Le recoupement de divers journaux nous permet d'en donner le récit suivant ⁶³.

La troisième chambre, que présidait le conseiller Demuylders, jugea le vendredi 29.11.1946, par défaut, Edouard Didier, administrateur délégué de la société anonyme «Les Editions de la Toison d'Or», dont le siège était établi au numéro 10 de la rue du Musée.

Le substitut de l'Auditeur Général Charles expose que Didier et son épouse étaient connus pour leurs activités suspectes dès le temps de paix, ce qui leur valut d'être l'objet d'une mesure d'internement en mai 1940. En fait, le Conseil de guerre n'a pu établir si les Didier servaient déjà consciemment l'Allemagne avant 1940. Mais, «dès sa libération en France, Didier revint en Belgique et se rendit à l'ambassade d'Allemagne. Le 10 août Otto Abetz donnait un dîner auquel assistaient Degrelle et sa femme, les époux de Man et les époux Didier» ⁶⁴.

Ne disposant donc d'aucune preuve tangible concernant une quelconque collusion entre les époux Didier et l'Allemagne hitlérienne avant le 10 mai 1940, la justice s'intéressa dès lors à la partie visible de l'iceberg: la Toison d'Or. Le substitut de l'Auditeur Général articula son accusation autour de trois points essentiels, à savoir les membres dirigeants de la maison d'édition, les buts qu'elle poursuivait et la présence dans son écurie, d'agents littéraires compromis avec l'occupant.

Il commença donc par attirer l'attention du Conseil sur la présence dans le conseil d'administration de personnages engagés dans la collaboration intellectuelle: Géo Clavier, De Becker, Van Huffel et Henrard travaillaient effectivement au *Soir* tandis que Pierre Daye écrivait pour *Le Nouveau Journal* et *La Gerbe*. Selon lui, l'engagement de ces journalistes suffisait déjà à condamner les activités de la maison.

Ensuite, il insista sur les visées de celle-ci. La Toison d'Or fut créée pour promouvoir une politique culturelle déterminée d'après les directives des instances allemandes, décrites dans un rapport confidentiel de la *Propaganda Abteilung*. En outre, elle devait continuer à fonctionner même en cas de paix de compromis et devenir ici la principale maison d'édition.

Enfin, elle publia quelques auteurs belges (et français) collaborateurs, ou proches des milieux de la collaboration: Poulet, Van Offel «crapule de talent» ⁶⁵, Marie Gevers «la maternelle châtelaine aux lunettes d'écaille»,

63 *Le Soir, Le Gaulois, La Libre Belgique*.

64 *Le Soir*, samedi 30.11.1946.

65 *Le Gaulois*, 25.11.1947, p. 5.

Paul Willems «bien aimé fils de la châtelaine précitée»⁶⁶, Louis Carette, Emile Lecerf, Raymond De Becker...⁶⁷. Elle publia également des traductions d'œuvres allemandes, nordiques, italiennes, flamandes (Marie Gèvers traduisit *Moi, Philomène* de Marcel Matthijs), et des œuvres françaises d'écrivains tels Fabre-Luce, Barjavel, Brasillach...

Après une courte péroraison, l'organe de la loi requit les travaux forcés à perpétuité pour Edouard Didier; l'Etat, lui, demanda cinq millions de dommages-intérêts. Le Conseil de guerre, après délibération, condamna le prévenu à la peine de mort et à cinq millions de dommages-intérêts envers l'Etat⁶⁸.

66 Poulet lui consacre un article dithyrambique dans *Le Nouveau Journal* du 10 juillet 1941, p. 2, pour la sortie de *Tout est réel ici* à la Toison d'Or.

67 Ils y publièrent les titres suivants: Poulet, *L'Ange et les dieux*; Van Offel, *Le capitaine du vaisseau fantôme*; Gevers, *Paix sur les champs*; Willems, *Tout est réel ici* et *L'herbe qui tremble*; Carette alias Félicien Marceau, *Le péché de complication*; De Becker, *Le livre des vivants et des morts*; Lecerf, *La résurrection des vivants*.

68 D'après les journaux consultés, on n'a pu établir aucune activité répréhensible à charge de Lucienne Didier.

ANNEXE 3

**POUR LA NEUTRALITÉ BELGE, CONTRE L'ÉTERNISATION
DE LA GUERRE EUROPÉENNE, POUR LA DÉFENSE DES VALEURS
DE L'ESPRIT**

Le texte original comprend quatre pages et s'articule autour de trois points de vue:

- I. du point de vue belge
- II. du point de vue international
- III. du point de vue spirituel

I. DU POINT DE VUE BELGE

«Les seuls motifs qui pourraient obliger les Belges à prendre les armes sont: I. – Une attaque directe contre leur pays; II. – Une action militaire qui mettrait incontestablement et gravement en danger l'existence même de l'Europe occidentale. Ni l'une ni l'autre de ces circonstances ne se présentent aujourd'hui. La Belgique n'est pas envahie. Les frontières de l'Occident sont bien défendues. Donc la neutralité s'impose [...]»

«Notre vœu n'est point de verser dans un nationalisme étroit et agressif, mais nous avons la conviction que la nation ne peut faire face aux épreuves qui l'attendent qu'à la condition d'être unie, saine et forte.»

II. DU POINT DE VUE INTERNATIONAL

«Nous pensons en fait que la guerre actuelle a, pour le moins, quatre causes. Deux causes permanentes: l'impérialisme revendicateur de l'Allemagne prussifiée; l'impérialisme conservateur de l'Angleterre. Deux causes contingentes: 1) l'absurde politique des gouvernements anglais et français pendant la période 1919-1939, politique dont la conséquence a été de laisser les mains libres à l'Allemagne sans la mettre – par contrainte ou par accommodement – hors d'état de nuire; 2) l'automatisme créé au dernier moment par les entraînements illimités des uns, par les engagements inconsidérés des autres. Chacun a pensé intimider chacun. Pour finir, l'Allemagne d'une part, l'Angleterre et la France d'autre part, ont été victimes de leur propre bluff [...]»

«Nous posons également en fait que le conflit actuel, s'il se prolonge outre mesure, dégénérera fatalement en guerre d'extermination, de famine, de destruction furieuse et universelle [...]»

«Quant à la question du régime national-socialiste. Nous estimons que ce régime n'est, selon toute apparence, que l'expression naturelle et spontanée du germanisme en expansion. Il serait donc vain de le supprimer, ce régime, – toute question de possibilité mise à part – si on laissait se

perpétuer dans les pays germaniques les conditions politiques, économiques et sociales, qui lui ont donné naissance. Au surplus, sous l'angle philosophique, les Allemands ont le droit de se donner ou de supporter tel ou tel régime à leur convenance, aussi bien que les Anglais, les Français ou les Belges respectivement [...].»

III. DU POINT DE VUE SPIRITUEL

«[...] C'est un fait que le mensonge, l'ignorance et la mauvaise foi organisée, l'excitation à la haine, à la bêtise et à la violence, le bas utilitarisme, le conformisme général et officiel, l'avilissement volontaire composent déjà, à l'heure qu'il est, l'atmosphère morale de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre, avec tendance à la contagion des pays neutres. Nous entendons réagir, dans les limites de nos moyens, contre cette tendance proprement monstrueuse [...].»

Nous tendons la main à ceux qui, dans tous les pays, veulent coopérer à ce sauvetage. Avec eux, nous lutterons de toutes nos forces pour que, le cauchemar passé, notre race puisse retrouver la disposition d'une bonne conscience, d'un jugement sain, d'une raison claire, d'une sensibilité pure [...].»

ANNEXE 4

JAMIN, JAM, ALIDOR

«Je suis le seul survivant, je crois, des temps héroïques de 1936.»
Paul Jamin⁶⁹

Paul Jamin (1911-1995) naquit à Liège, rue Saint-Gilles, troisième fils d'Alfred Jamin (1874-1940) et d'Olga Petit (1881-1964).

«Mon père était commerçant. C'était un homme peu cultivé; il ne s'intéressait pas aux arts et estimait avec Léopold II que la musique était un bruit qui coûte cher; par contre, il avait beaucoup d'esprit, il était sarcastique et même féroce [...].

Ma mère, plus pieuse, mais sans exagération, était la fille d'un violoniste qui mourut très jeune. Elle jouait du piano, chantait très bien, mais surtout, était passionnée par la peinture.»

1914. Alfred Jamin, garde civique dans la Cité Ardente, choisit d'abord de défendre sa famille. «[...] Cet émule du brave soldat Chveik, estimait que sa présence n'était pas nécessaire dans une affaire qui ne le concernait pas et n'avait nulle envie d'arrêter un ennemi pour lequel il n'avait personnellement aucune antipathie.» Le petit Paul va d'ailleurs grandir dans un milieu familial baigné par la culture allemande. Sa mère, élevée dans un pensionnat allemand, parlait couramment la langue de Goethe. «Elle avait beaucoup d'amies allemandes et n'avait pas été touchée par la propagande anti-prussienne que les Français semèrent après la raclée de 1870 [...]. Sans doute cela eut-il une influence sur mon comportement ultérieur: bien que de culture française, je n'avais aucune aversion pour l'Allemagne et les Allemands.»

Après des études secondaires difficiles à l'institut Saint-Boniface (1923-1929), Jamin entre au *XX^e siècle*, journal catholique dirigé par l'abbé Wallez. Là-bas, il retrouve Hergé qu'il avait bien connu dans le scoutisme et, en sa compagnie, travaille à l'élaboration du supplément jeunesse: le fameux *Petit Vingtième* où Tintin avait vu le jour l'année précédente.

Mais le travail paie mal. Et, bientôt, Jamin doit faire face à des charges nouvelles. Marié en 1934⁷⁰, père d'une petite fille en 1935, il lui faut d'autres revenus.

«Fin 1935, une journaliste du *XX^e siècle* me conseilla d'aller voir Degrelle qui me procurerait sûrement du travail. Je le connaissais un peu pour

69 Citation tirée d'une courte autobiographie écrite à notre demande en juin 1990. En guise d'introduction, il nous avait aussi envoyé un petit mot libellé en ces termes: «Voici la confession d'un enfant du siècle. J'ai tout avoué en dehors des crimes et délits restés impunis ou commis en dehors de mes activités politiques ou journalistiques [...].»

70 Marié à Lucy Terseleer (1914-1971).

l'avoir vu au journal au moment où il rentrait de son voyage au Mexique [...].»

Il commence donc à dessiner pour *Rex* au tarif de 75 francs la page. «Après le coup de Courtrai auquel j'avais assisté (en compagnie d'Etienne de la Vallée-Poussin, directeur du XX^{ème} !), et qui m'avait fort amusé, j'accentuai ma collaboration avec Degrelle.»

Cependant, l'agitation rexiste commence à préoccuper sérieusement les milieux catholiques. Jamin n'eût alors même pas à choisir son camp. Renvoyé par le XX^e siècle, il participe activement au lancement du *Pays Réel*. «J'avais alors 24 ans, je m'amusais follement, je faisais enfin – en toute liberté – ce que j'avais toujours rêvé de faire: de la caricature politique. C'est Degrelle qui m'avait lancé, je lui en ai gardé une grande reconnaissance et toute mon amitié. Je le revois de temps à autre, nous sommes comme deux frères. Même si je ne partage pas certaines de ses convictions.» Le pseudonyme sous lequel il travaille, Jam, connaît alors une certaine renommée.

1940. Ebranlé par l'écroulement des puissances occidentales face à l'Allemagne, Jamin, déjà fort attiré par les mouvements de droite avant guerre, choisit de travailler pour les journaux collaborationnistes. Il caricaturera successivement pour *Le Soir* volé ⁷¹, dont le directeur était Raymond De Becker et pour le *Brüsseler Zeitung* jusqu'à la fin du mois d'août 1944. A l'approche des Alliés, il préfère fuir.

«Je me suis réfugié en Allemagne avec ma mère et ma famille. Rapatrié après la défaite, j'ai été arrêté à Hasselt, puis amené à Bruxelles.» Le 1^{er} avril 1946, son pourvoi en cassation vient d'être rejeté, il entre dans la cellule numéro 13, à Saint-Gilles, dans le quartier des condamnés à mort. Sous-alimenté, dévoré par la vermine, coupé du monde extérieur, vivant dans une promiscuité totale, il attend l'exécution de la sentence. Il attendra sept mois. Il ne sera finalement pas passé par les armes mais devra rester cinq ans derrière les barreaux.

«J'ai été libéré sous condition la veille de Pâques 1951. Je suis toujours – en principe – sous le coup de l'article 123sexties, article à effet rétroactif [...], qui m'interdit toute collaboration à la presse, à la radio, au cinéma, à la télévision. Je le viole avec beaucoup de plaisir», sous le pseudonyme aujourd'hui bien connu d'Alidor.

71 Les tintinophiles se souviendront qu'Hergé y publiait également les aventures de son héros.